

L'homme est un être à part sous le soleil. Son intelligence, sa volonté libre, la surnature ou communication de la nature divine qui lui est toujours offerte, et qu'il n'a pas le droit de dédaigner, tout ce qu'il y a de supérieur dans son essence et dans sa fin dernière, le distinguent des animaux parmi lesquels s'accomplit son existence jusqu'à la mort corporelle.

Les hommes comprennent-ils bien généralement cette vérité si glorieuse pour eux ? L'apôtre saint Jean les avertit que tout ce qu'il y a en ce monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, et ils paraissent ignorer pour la plupart cet enseignement infallible du disciple bien-aimé de Notre-Seigneur. Ils sont presque tous les serviteurs, et nous dirions volontiers les esclaves de l'une ou de l'autre de ces trois concupiscences. Il en est même qui subissent le magnétisme de toutes les trois, et qui sont à la fois cupides ou avarés, voluptueux et orgueilleux. Tertullien a une belle parole pour désigner les sujets de l'orgueil ; il les nomme *animalia superbiæ*. Il y a les esprits de la superbe, et ce sont les mauvais anges ; et il y a aussi les animaux de la superbe, et ce sont les hommes imitateurs des mauvais anges. Les anges sont au-dessus de la concupiscence de la chair et de la concupiscence des yeux ; ils n'ont pu céder qu'à l'orgueil. Les hommes qui les suivent dans cette voie funeste ne sont pas les patriciens, mais les plébéiens de l'orgueil, le *vulgus*, le *pecus*, *animalia superbiæ*.

*Mangeons, buvons, couronnons-nous de roses, qu'aucune prairie ne soit épargnée par notre amour du plaisir !* Et les années s'amoncellent sur la tête de ces éternels jouisseurs ; leurs cheveux blanchissent, leurs forces s'épuisent, leurs genoux s'égrènent, selon l'expression hardie des prédicateurs du moyen âge, et, comme Messaline, ils sont fatigués, sans être rassasiés. Leur imagination souillée est un cinématographe qui remonte sans cesse devant eux le spectacle des orgies dont la fièvre les brûle encore ; et leurs yeux qui s'éteignent cherchent à entretenir cette maladie honteuse par des tableaux, des gravures, des livres impurs ; et leurs oreilles que la surdité menace se repaissent de paroles et de récits suspects ; et leur langue qui ne sait ni prier, ni bénir, aime à proférer des discours qui font rougir les fronts couronnés d'innocence. Est-ce là vivre ? Les voluptueux répondent : Oui ! Fascinés par la concupiscence de la chair, ils ont adopté la devise de ceux qui ne croient qu'à la chair, et ils disent de la vie : Courte et bonne ! Et pour eux la bonté de la vie, c'est la volupté. Ils savent que toujours le temps est court ; mais ils en concluent qu'il faut se hâter d'abuser de tout. Ne perdons pas une minute : *nous mourrons demain !*

D'autres sont hypnotisés par le désir et la passion des richesses. Un austère cardinal français de notre siècle, théologien de grand mérite, disait un jour en notre présence : « Il faut de la vertu, de la piété, de

l'intelligence, de la doctrine, du courage, du dévouement, de la force, mais il faut aussi de l'argent pour faire le bien. » Cette parole était d'un sage. Un prédicateur qui eut autrefois ses beaux jours à Notre-Dame de Paris, s'écriait du haut de la chaire d'une cathédrale de province : « O or, je te salue, je te bénis ! » et, dans un merveilleux langage, il racontait les bonnes œuvres de l'or, et il le glorifiait avec une entraînant éloquence. L'or, inoxydable et toujours éblouissant, l'or qui devient sous le laminoir une feuille impalpable comme un souffle, et qui peut s'allonger et s'atténuer jusqu'à la finesse des fils dont l'araignée compose sa toile, l'or, universel instrument des transactions financières et commerciales, l'or avec qui l'on achète les champs, les prairies, les vignes, les vergers, les forêts, les étangs, les îles, les maisons, les châteaux, les palais, des contrées entières, les meubles, les tableaux, les statues, les livres, tous les produits intellectuels et artistiques, les suffrages des citoyens, les arrêts de la justice, les consciences, les dignités, les honneurs, la souveraineté, l'or est le roi des métaux, comme la charité est la reine des vertus. Et qui n'a plus ou moins la concupiscence de l'or, *concupiscentia oculorum* ? Et à quels excès ne conduit pas presque irrésistiblement la faim maudite de l'or ? On le recherche, on le conserve, on l'entasse, on le dépense en folies, on en est idolâtre. En effet, le culte qu'on lui rend n'est pas le culte de Dieu lui-même ; c'est

celui d'une créature que Dieu a reléguée aux frontières extrêmes de la Création, et qui prend néanmoins sa place dans notre cœur. L'or n'a pas la raison, comme l'homme ; il n'a pas le mouvement et la sensibilité, comme l'animal irraisonnable ; il n'a même pas l'âme végétative de la plante. Il n'a que l'être, et ce n'est qu'une poussière d'atomes coagulée et condensée. Le voluptueux qui s'adonne à la débauche se plonge dans la fange, mais s'il rencontre, pour relever la passion brutale, une tendresse sincère qui le choisisse, il ne saurait être comparé à l'affamé d'or, surtout à l'affamé avare qui met les images gravées sur les pièces de monnaie au-dessus de son Créateur et de son Dieu, et en fait ainsi de véritables idoles, *avaritia, idolorum servitus* ! L'avare est le plus vil de tous les pécheurs, et l'amour déréglé de l'or est pire que l'amour déréglé de la chair et du sang. Pendant que Moïse reçoit sur le Sinaï les Tables de la Loi, les Juifs miraculeusement délivrés de l'esclavage d'Égypte adorent le veau d'or. Moïse, pour apaiser leurs appétits exécrables, leur fait avaler leur idole pulvérisée ; mais les Juifs en ont gardé le goût, et, maintenant, après tant de siècles, ces sans-patrie qui réclament leur adoption dans toutes les patries n'en aiment aucune, et les exploitent toutes. Ils ne voudraient pas retourner dans la Terre-Promise d'où les ont expulsés des conquérants païens, s'ils étaient obligés par là de renoncer à la conquête de l'or. Leurs pères ont autrefois suspendu

leurs lyres aux saules qui bordaient les fleuves babyloniens, en disant : « Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur sur un sol étranger ? » Les fils chantent aujourd'hui ce cantique loin de la Palestine, dans leurs synagogues, partout où ils peuvent amasser de l'or. Hélas ! Ils ne sont pas les seules victimes du fatal mirage ; tous les hommes sont exposés à la fascination.

Qu'entend l'apôtre bien-aimé par ces expressions : « l'orgueil de la vie ? » De quelle vie s'agit-il ici ? Nous répondrons : de toute espèce de vie pendant l'épreuve, de la vie naturelle, et même de la vie surnaturelle. Les anges soustraits par l'excellence de leur être à la tentation de l'or et à celle de la volupté, furent séduits, en se regardant eux-mêmes, par leur double beauté, la naturelle et la surnaturelle. Ils oublièrent que toutes leurs perfections étaient un don de Dieu. « Qu'avez-vous que vous ne l'avez reçu ? Mais, si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier, comme si vous ne l'aviez pas reçu ? » Ils s'enivrèrent de leur propre nature, et ils rejetèrent la grâce que Dieu y avait ajoutée, pour les diviniser. Ils s'écrièrent : Nous monterons bien sans elle, et nous nous élèverons par nous-mêmes, et nous établirons solidement nos trônes à côté du trône du Très-Haut. Nous ne servirons pas ! Et nous n'adorerons pas ; car l'adoration est un service, et le plus humiliant de tous. On n'adore qu'en s'anéantissant. Une voix retentit alors

dans l'immensité des cieux : « Qui donc est comme Dieu ? Et il y eut une grande bataille, » et l'orgueil de la vie fut vaincu et puni. « Je voyais Satan qui tombait du ciel » avec la rapidité et les rayonnements de la foudre. Conserve à jamais ton éclat, Satan ! Tu n'en seras pas moins le Prince des Ténèbres et ton désir impérissable d'éternelle béatitude demeurera toujours inassouvi, et tu seras dans une agitation incessante, ballotté, et pareil à l'herbe des grèves, allant du flux au reflux et du reflux au flux, attiré vers Dieu et repoussé par lui, l'appelant et le blasphémant à la fois. Est-ce-là vivre ? Assurément non ! Cependant la poussière animée, l'homme, a dans notre monde l'orgueil de la vie comme Satan. Elle ne se contente ni de la concupiscence de la chair, ni de celle des yeux, et elle se livre à l'orgueil de la science, de la force corporelle, de la forme physique, de toutes les qualités octroyées par le Créateur, et elle s'en prévaut pour nier l'existence du Créateur. Elle prétend pouvoir tout expliquer sans Lui, et elle ne s'occupe pas de Lui, sous prétexte que Lui ne s'occupe pas de nous. Et elle dit : Ni Dieu, ni Maître !

Est-ce-là vivre ? Non, mille fois non !

Qu'est-ce donc que la vie ?

Dans l'ordre naturel, c'est un mouvement qui ne résulte pas d'une impulsion extérieure à l'être vivant, mais qui procède de l'intérieur même de cet être. La bille qui roule sur un tapis vert n'a pas le mouvement de la vie ; elle obéit à une impulsion du dehors.

L'homme vit, parce qu'il obéit dans son mouvement à l'impulsion de son âme qui fait partie de lui-même. Dans l'ordre surnaturel, ce principe a son application, et la loi est identique : la vie est un mouvement qui procède de l'intérieur ; mais l'intérieur est J.-C. La vie surnaturelle résulte d'une incorporation si parfaite à J.-C., que l'homme ne vit plus, et que c'est J.-C. qui vit en lui. Saint Paul le disait : « Je vis ! ce n'est plus moi qui vis, c'est J.-C. qui vit en moi ! » et encore : « Pour moi, vivre, c'est J.-C. » Or, la vie surnaturelle est la vraie vie de l'homme qui doit mériter sa fin dernière, puisque cette fin dernière est un bonheur surnaturel. La vraie vie de l'homme est donc J.-C. « Je suis la Vie ! »

Admirable économie du plan divin ! Dieu prend de l'argile dans le territoire où plus tard s'éleva Damas, disent les antiques et vénérables traditions ; il la pétrit, et il en forme le modèle du corps humain ; puis, en soufflant au visage de ce modèle, il introduit au dedans de l'argile façonnée par sa puissance une âme intelligente et libre, et l'argile se lève, elle est vivante. L'homme existe, — le premier homme, — la terre rouge ; — et Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » et Dieu envoie à l'homme un sommeil mystérieux pendant lequel il extrait une pièce du bouclier de chair et d'os de son cœur, — une de ses côtes, — et avec cette côte il produit la femme. Et l'homme se réveille et dit : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair ! » Et

Dieu les bénit : « Croissez, et multipliez, et remplissez la terre ! » C'est la première bénédiction nuptiale donnée par Dieu lui-même, et depuis elle n'a jamais été révoquée. Les deux premiers époux devaient transmettre à leurs enfants la vie surnaturelle ; mais ils la perdirent, et on ne transmet pas ce qu'on n'a pas. Dieu créera un Adam nouveau qui sera le père de la vie surnaturelle, comme l'ancien est le père de la vie naturelle. Et comment Dieu formera-t-il le nouvel Adam ? Il dira à son Fils éternel, Dieu avec lui : « Entre dans la famille humaine. Prends une nature humaine composée d'un corps et d'une âme substantiellement unis ensemble, — un homme, — et sois le moi de cet homme, la personne de cette nature humaine. Tu ne commettras jamais de péché ; Dieu n'en saurait commettre, puisque le péché est la séparation d'avec Dieu, l'acte par lequel on se détourne de lui, et que Dieu ne peut se séparer d'avec lui-même, se détourner de lui-même. Tu pourras payer, et tu payeras la dette de tous les péchés passés, présents et futurs. Et tu seras le Rédempteur. Tu seras aussi le Père de la grâce. Le sommeil est le frère de la mort, et la mort est un sommeil. Tu t'endormiras sur la croix du sommeil de la mort, et de ta poitrine entrouverte par la lance d'un légionnaire romain sortira l'Église, ton épouse immaculée, la mère qui par son union avec toi enfantera les surnaturels, les saints. O mon Fils fait homme ! Église sortie de l'enveloppe du cœur de

mon Fils, qui vivez et ne pouvez vivre que de sa vie, croissez et multipliez et remplissez la terre!

Mais J.-C. vit-il comme a vécu et voulu vivre l'ancien Adam? Cède-t-il comme lui à la sensualité? Étudiez-le de près: c'est l'Homme de douleurs. Il souffre dans son corps et dans son âme. Il travaille, il est injurié, calomnié, méconnu, condamné à une mort infâme. Et voilà ce qu'est la vraie vie ici-bas: « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive! »

Et la chair et le sang? « Faites pénitence! » répond J.-C. « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent! »

Et l'or, et les richesses? « Bienheureux les pauvres! Malheur à vous, riches! Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un câble de passer par le chas d'une aiguille. » Il n'est pas question ici de celui qui a des richesses, mais uniquement de celui qui y est attaché, qui en a le culte.

Et l'orgueil? « Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. — Dieu regarde l'humilité; il exalte les humbles. — Écoutez-moi parce que je suis doux et humble de cœur. — J'ai été dans le travail dès ma jeunesse; — j'ai eu faim, j'ai eu soif. » J'ai été condamné à mort injustement; j'ai été couronné d'épines, flagellé, conspué, tourné en dérision, crucifié! Regardez-moi sur le Calvaire, et faites selon le modèle que je vous y

offre. Je suis venu sur la terre pour servir. J'ai lavé les pieds de mes disciples, et j'ai dit à mes disciples: « Faites comme moi! Ma nourriture a été l'accomplissement de la volonté de mon Père qui est dans les cieux. » J'ai dit à mon Père dans mon agonie: « Mon Père! que ce calice passe loin de moi, que votre volonté soit faite, et non la mienne! » J'ai tout quitté, même Marie, ma très sainte et bien-aimée Mère, et j'ai dit: « Ma mère, mes frères et mes sœurs sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et la gardent. » On m'a dit: « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, et le sein qui vous a allaité! » Et j'ai répondu: « Bien plus heureux encore sont ceux qui entendent et gardent la parole de Dieu! »

Si J.-C. est le principe de la vraie vie de l'homme, évidemment cette vraie vie n'est ni dans la richesse, ni dans la volupté, ni dans l'orgueil. Tous les saints l'ont compris on ne peut mieux; mais, après Marie, aucun saint ne s'est inspiré de cette vérité dans sa conduite aussi bien que saint Paul.

Dès qu'il est converti, il ne fait plus de concession ni à la chair, ni au sang; il châtie son corps, [et le réduit en servitude; il le revêt de la mortification de J.-C.; il a dans son corps les stigmates de J.-C.; il ne veut plus connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Il surabonde de joie dans ses tribulations. Il se glorifie de son infirmité; c'est quand il est infirme qu'il est puissant. Pour lui, vivre c'est J.-C., et mou-

rir est un gain. Qui le délivrera de son corps de mort ? Il désire mourir pour être avec J.-C. Lisez la page de la seconde épître aux Corinthiens dans laquelle il raconte ses innombrables et cruelles épreuves, et il y en avait bien d'autres qui l'attendaient. Se plaint-il ? Nullement. Il voudrait être anathème pour ses frères. Il meurt tous les jours pour qu'ils arrivent à la gloire du ciel. Son humilité est incomparable. Il n'est qu'un quasi-avorton, le plus petit des Apôtres, indigne même d'être appelé apôtre, parce qu'il a persécuté l'Église de Dieu. Il a voulu faire blasphémer les chrétiens, et, dans ce but, il a employé la violence. Il a voté la mort des fidèles du Christ. Il a assisté à la lapidation de saint Étienne, et il a été consentant. Il ne peut rien par lui-même. Il peut tout en Celui qui le fortifie. Il est ce qu'il est par la grâce de Dieu. L'un sera pour Céphas, l'autre pour Apollon, l'autre pour Paul ; mais Paul lui-même est pour J.-C. La faim maudite de l'or ne le tourmente pas, et il travaille de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses compagnons d'apostolat. L'ouvrier mérite son salaire ; mais ce qu'il demande aux Corinthiens qu'il évangélise, ce n'est pas leur argent, ce sont leurs âmes. Il sait que nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, et que nous cherchons la cité de l'avenir. Sa conversation est dans les cieux. Il est abandonné de tous, à Rome, devant ses juges ; mais Dieu est pour lui, et si Dieu est pour nous, qui donc est

contre nous ? Il a souci non de son propre avantage, mais des intérêts de J.-C. Sa tête tranchée rebondit trois fois sur le sol et prononce à chaque fois le nom de J.-C. Pour combattre un tel homme les démons n'ont comme auxiliaires utiles ni la concupiscence de la chair, ni celle des yeux, ni l'orgueil. Ils le tourmenteront pour ainsi dire directement, et il s'en rend bien compte : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair, mais contre les puissances spirituelles du mal. » Il a vu J.-C. ; il le regarde sans cesse ; il le suit sans perdre une minute, et non point à pas lents, mais à la course, parce que le temps est court.

Qu'importe pour nous après cela que saint Paul ait ignoré ou non les lettres et la philosophie des Gentils ; qu'il ait ignoré ou non la langue latine, lorsqu'on l'arrêta à Jérusalem à la fin de sa vie ; qu'il ait été Hagadiste ou Halachiste. Saint Paul est un des plus parfaits imitateurs de J.-C. qui aient jamais existé ; cela l'emporte sur tout le reste pour qui veut le connaître.

Il paraît que du temps de saint Paul les rabbis se divisaient en Hagadistes et Halachistes. Les Hagadistes étaient partisans des vieilles légendes non mentionnées dans la Bible : les Halachistes s'attachaient aux règles exégétiques qui servaient à trancher les points douteux et non définis des observances légales. Saint Paul dut être avant sa conversion un fervent Halachiste, et il l'avoue lui-

même. (*Galat.* II, 14.) Mais on trouve dans ses épîtres la preuve qu'il était aussi très versé dans la science de l'Hagadôth. C'est d'après elle qu'il nomme deux des Magiciens d'Égypte qui luttèrent contre Moïse, Jannès et Jambres; c'est d'après elle qu'il parle de la *dernière trompette*, et des anges apportant la loi à Moïse sur le Sinaï, et de Satan, dieu de ce monde et prince de l'air, et des hiérarchies infernales et célestes. Cela nous touche peu. Ce qui nous émeut, c'est saint Paul enseignant la vraie vie, celle dont J.-C. est le principe et le moteur surnaturel, c'est saint Paul vivant cette vraie vie.

A-t-il fait école? Oui, de son temps, et nous n'en voulons pour preuve que le chapitre cinquième de la *Lettre à Diognète*, publiée dans la collection des Pères apostoliques.

A-t-il aujourd'hui des disciples? Notre christianisme est-il le sien? Est-il celui de J.-C.? Que d'amour des biens temporels, d'amour du bien-être, et d'ambition chez les chrétiens du dix-neuvième siècle! Et la pénitence, où est-elle? Et la charité, comment la pratique-t-on? Du temps de saint Paul, on faisait des collectes pour les pauvres dans les églises, et la main gauche ignorait ce que la main droite avait donné. Nous avons maintenant des fêtes de charité, des bals de charité, des spectacles de charité, des ventes publiques de charité où la vanité a une place considérable. Ce n'est point là le chris-

tianisme de saint Paul, le christianisme de J.-C. Nos prédicateurs ne sauraient le crier trop haut dans les chaires de nos églises, sans s'inquiéter des protestations des impies et des mondains, quel que soit d'ailleurs leur rang dans la société contemporaine.

Une multitude d'écrivains de toute nation ont écrit la Vie de saint Paul et commenté ses œuvres. Les uns sont ses admirateurs passionnés, et les autres ses détracteurs ignorants, ou ennemis de la croix de J.-C. Nous offrons notre travail à ceux qui veulent s'instruire; nous l'avons fait lentement et consciencieusement, et nous souhaitons que nos lecteurs édifiés passent avec courage de la connaissance à la pratique de la vie chrétienne résumée en deux mots du grand Apôtre: « Quotidie morior! »

S.-E. FRETTE.

Paris, le 29 septembre 1897.

En la fête de saint Michel, archange.